

Plume

Loin devant



Plume

Loin Devant

© Plume, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-5924-5

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Été 1986. Pour les vacances, nous partons en famille près de Biarritz. Le soleil, le sable et l'océan sont autant de merveilles pour moi qui viens de la grisaille du Nord-Est de la France. Après plusieurs centaines de kilomètres en voiture au son de Santana et des Pink Floyd sur des faces A et B, nous investissons une maison non loin de la plage. Mes parents, mon frère aîné et ma grande sœur ont leurs chambres à l'étage, tandis que je partage un lit double au rez-de-chaussée avec ma grand-mère maternelle. Après lui avoir souhaité bonne nuit, je fixe rêveusement la douce lumière de la lampe de chevet avant d'éteindre pour rejoindre les bras de Morphée. Le lendemain matin, un gros bruit sourd me réveille en sursaut. On parle fort, toute la maisonnée s'anime et en quelques instants, je comprends que ma grand-mère est tombée dans les escaliers. Pendant que mes parents attendent les pompiers, je me demande ce qui a bien pu se passer. En parcourant mes souvenirs, je revois la lumière de la lampe, je ressens la douceur des draps, puis c'est le trou noir. Qu'ai-je bien pu faire entre le moment paisible de la veille au soir et le réveil en fanfare du lendemain ? Comme j'ai passé la nuit avec ma grand-mère, j'ai forcément dû faire quelque chose qui, d'une façon ou d'une autre, doit être à l'origine de sa chute. J'en suis persuadée et cela me terrifie. Cependant, j'ai beau chercher, je ne trouve rien. Cette chose, je vais la chercher pendant des années. Pourquoi ? Peut-être parce que nous rentrerons en catastrophe et que ma grand-mère restera grabataire en lit médicalisé dans ma chambre pendant près d'un an et demi. Mais surtout parce que lors de sa chute, personne ne se tourne vers moi pour m'expliquer ce qui se passe et m'assurer que je n'y suis pour rien. Et que j'ai cinq ans.

Les bases de ma culpabilité

À l'instar des êtres humains qui pensaient jusqu'au Moyen-Âge que la Terre était le centre de l'Univers, le petit enfant pense être le centre du monde. À cinq ans, j'ai la certitude que, même par magie, j'ai dû faire une faute pour que ma grand-mère tombe le lendemain matin et ne se relève jamais. Mes parents, au moins par ignorance, me laissent jouer dans mon coin alors que, peut-être sous un air indifférent, j'absorbe sans filtre toute leur inquiétude et construis le socle de la culpabilité qui va me ronger pendant des décennies.

De retour à la maison, mes parents placent ma grand-mère dans la chambre la plus spacieuse, celle de ma sœur et moi. Le spectacle de sa lente dégradation nous est alors offert nuit et jour aux premières loges, pendant un an et demi. Ma sœur, de ses dix à douze ans, et moi, de cinq à sept ans, nous assistons des semaines, des mois et presque des années durant, totalement impuissantes, à sa déchéance. Aveugle à cause d'un glaucome, elle est également paralysée et ne parle plus du tout suite à son accident cérébral. Tout au plus, elle émet de vagues grognements et ses ronflements sonores m'empêchent de dormir. Je suis autant intriguée que dégoûtée par la poche translucide contenant un liquide jaunâtre, qui pendouille entre les barrières du lit et se poursuit par un tuyau courant se cacher sous les draps. Ma grand-mère n'est plus telle que je l'ai connue, elle est devenue une étrangère qui vit voire gît dans ma chambre jusqu'au soir où, respirant bruyamment, les lèvres violacées et pincées, elle agonise. Transportée à l'hôpital, elle sera morte le lendemain matin. Toute ma vie, ces images seront mes seuls souvenirs d'elle encore vivante, mes seules représentations de la vieillesse et de la mort.

« Elle ne vous a pas épargnée votre mère ! » Après avoir évoqué cet épisode à mon psychiatre analyste vers mes vingt-sept ans, sa réflexion me laisse perplexe. Mes résistances sont tellement fortes, mes processus défensifs si puissants pour ce qui me touche personnellement, que je ne réalise pas combien il a raison. À ce moment, je suis encore dans l'incapacité de penser que ma mère n'avait pas à m'imposer cela. Ce n'est qu'après un lent processus psychique de digestion et

lorsque mes enfants ont atteint l'âge que j'avais à cette période, que j'ai réalisé la violence de ce que l'on m'avait infligé. Petit à petit, des questionnements se sont fait jour dans mon esprit : *mes parents auraient-ils pu faire autrement ? aurait-il mieux valu que je change de chambre et que mes parents s'installent avec ma grand-mère ? ne pouvaient-ils pas la placer dans leur chambre, et eux dormir au salon ?* « Comment faire le deuil ? » Après plusieurs années de thérapie analytique, ma psychologue me pose cette question. « Pas facile de faire le deuil quand on est une enfant soulagée de récupérer sa chambre. Comment gérer des émotions aussi antinomiques à sept ans ? ». Je n'y avais jamais songé.

Pendant mon enfance, ma culpabilité a été consolidée par les récits de ma mère sur la période entourant ma naissance. Au-delà des faits, ma mère appuyait sur le côté dramatique de son vécu à travers ses mots, ses intonations et ses mimiques, au détriment de l'enfant à qui elle s'adressait. Peu importe mon âge et ma sensibilité, la seule chose qui compte pour elle, c'est son propre ressenti. Loin de vouloir ménager son interlocuteur, elle cherche au contraire à le choquer pour susciter son apitoiement. Ainsi, elle raconte avoir perdu, juste avant moi, un bébé mort dans son ventre et relate de façon brutale la froideur du médecin qui le lui annonce. Elle évoque un accident deux mois auparavant mais ne parle pas de fausse couche et dans ma tête d'enfant, je me représente un bébé. Ceci est très culpabilisant, tant par le fait que je m'estime chanceuse d'être en vie à la place du bébé, que par le fait de me sentir, même par magie, responsable de sa mort. Après mon accouchement, ma mère évoquait l'hémorragie qui, selon ses dires, avait failli lui coûter la vie puis l'ablation de l'utérus et la transfusion par laquelle elle a contracté le virus de l'hépatite C. Ainsi, je me suis sentie responsable de sa stérilité acquise, de sa mutilation et par continuité de son hépatite.

La violence dans la maison

Le fait d'avoir été exposée directement en tant qu'enfant à la fin de vie de ma grand-mère constitue en soi une violence. Pour que celle-ci me soit infligée, c'est forcément que des conditions l'ont permise.

Aussi loin que remonte ma mémoire, j'ai toujours connu mon frère violent physiquement. À l'époque, j'ignore ce mot, mes parents parlant de crises. Dans de monstrueux accès de rage, mon frère gesticule, débitant un flot de mots qui, noyé dans ses hurlements, devient incompréhensible. Son visage déformé par la haine le transforme en bête effrayante, ayant perdu tout lien avec l'espèce humaine jusque dans le langage. De huit ans mon aîné, il est pour moi gigantesque et la violence de ses hurlements n'en est que plus impressionnante. Est-ce que les coups s'étaient déjà abattus sur ma mère avant ce jour où, à l'âge de cinq ans, je me suis réfugiée terrorisée dans les bras de ma sœur, d'à peine dix ans ? Je ne saurais le dire avec certitude. Mes premiers souvenirs sont parcellaires, déconnectés du temps, comme des images figées d'un passé qui n'est plus. Pendant mon enfance, j'entends parler de crise d'ado, du fait qu'à onze ans, il est allé cueillir des fleurs à ma mère pour fumer en cachette, qu'il a dessiné des joueurs de football sur une copie ou encore qu'il est passé devant un juge des enfants et que ça lui a servi de leçon... Au niveau scolaire, ma mère le dépeint comme un surdoué non détecté. Par ses discours, il me semble qu'elle l'admire, tandis que ses accès de violence me terrifient. Elle n'a aucune conscience de ce que je vis et ne s'en préoccupe jamais. Très tôt, plus qu'une iniquité, je sens une véritable asymétrie dans la relation à ses enfants. À l'égard de son fils, elle a un seuil de tolérance particulièrement élevé en comparaison aux filles. Par exemple, il a le droit de dire des gros mots ce qui nous est strictement interdit à ma sœur et moi. Le jour où j'en dis un sans savoir que ma mère m'entend, elle me fusille du regard et lorsque je pleure, elle me lance avec dédain qu'elle ne m'a rien dit. Nul besoin de mots, ses yeux et son visage ont parlé pour elle. Ainsi, envers ses enfants, il y a deux poids, deux mesures, toujours en faveur de mon frère. À l'époque, j'attribue cela au fait qu'il est l'aîné et que c'est un garçon. Cependant, c'est plus complexe que cela. Mon père est très peu présent à la maison et même quand il est là, il est en permanence dans sa bulle. Ma mère, au foyer jusqu'à mes huit ans, gère seule la maison et les

enfants. Avec mon frère, elle construit une relation particulière, il est l'homme de la maison. Sans limites posées par un cadre parental digne de ce nom, mon frère déborde : il hurle, gesticule et frappe. Ma mère évoque souvent cet épisode où, à l'âge de trois ans, mon frère a projeté ses autos dans le pare-brise de la voiture. À chaque fois, elle reproche à mon père de ne pas avoir réagi : « ton fils, il aurait eu besoin d'un père ! ». Il aurait surtout eu besoin d'un cadre bienveillant et de limites. Ainsi, en tant que mère, c'était aussi son rôle, mais, comme elle en fera moult fois la démonstration, elle est incapable de se remettre en question, d'assumer ses erreurs et en projette systématiquement la responsabilité sur les autres, quitte à déformer les faits en sa faveur. Lors des crises de mon frère, ma mère hurle presque autant que lui et quand mon père est là, à la fin de la tempête, il dit vouloir la paix. Il n'est pas violent physiquement, je lui reconnais cela. Mais il n'assume pas non plus son rôle de père et le vide qu'il laisse ouvre un boulevard aux violences de son fils. Ma mère l'a sûrement choisi pour ça. Entièrement investie dans sa relation pathologique avec mon frère, ma mère ne joue pas non plus son rôle auprès de ses filles. Elle ne partage pas grand-chose avec nous et je préfère la compagnie de ma sœur, qui est pour moi comme une deuxième maman. Elle, en revanche, n'a personne.

Lorsque ma mère veut que je fasse quelque chose et que me vient l'idée saugrenue de résister, elle dégaine sa boîte à outils : menace, chantage affectif, culpabilisation, rabaissement, rejet, humiliation... Ainsi, lorsque je ne veux pas manger ce qu'elle me propose, elle me menace de finir à l'hôpital avec des perfusions, me culpabilise en disant que je ne grandirai pas et que je ne suis qu'une liliputienne. Loin de susciter chez moi une quelconque motivation, ces manœuvres ne font qu'alimenter ma culpabilité, ma mauvaise image de moi et renforcer mon opposition. Les violences psychologiques sont légion et les autres formes ne sont pas loin derrière, comme en témoigne mon souvenir d'une suite de fessées. Ma mère ne se préoccupe presque pas de notre hygiène en dehors des dimanches soirs où elle a instauré le rituel du bain et la vérification des dents. Pour les devoirs, je les fais souvent seule et pendant la deuxième semaine des petites vacances, je fais tous les jours le compte à rebours avant la reprise de l'école. Craignant d'être grondée, je ne dis rien et me débrouille toute seule avec mes angoisses. Ma mère ne sait pas nous aider. Elle a une exigence de résultats sans s'occuper des moyens à notre disposition. En cas de mauvaise note, ses réprimandes m'enferment dans une image négative de moi-même.

La culpabilité dans mon enfance, c'est mon sosie, ma jumelle, mon double. La peur est mon autre sosie, ma triplée. Les sensations corporelles qui leur sont associées me rongent de l'intérieur, générant davantage d'angoisse. Elles sont particulièrement entretenues, tant à la maison que dans le milieu scolaire.

« Je ne veux pas aller à l'école ! »

Pendant mon enfance, un souvenir fait particulièrement rire ma famille. Quand j'étais en grande section, ma sœur, alors en CM2, m'amenait à pied à l'école du village. Ma maîtresse me terrifiait, un jour elle m'a chassée de la classe. Tous les matins, sur le chemin, je m'agrippais désespérément à chaque lampadaire en hurlant que je ne voulais pas aller à l'école, tandis que ma sœur me tirait par le bras pour me faire avancer. L'évocation de ces épisodes provoquait l'hilarité générale. Je ne me souviens pas comment réagissait ma sœur mais, me concernant, j'étais triste pour nous deux et je m'en voulais de lui avoir fait subir cela. Par ailleurs, j'avais honte que mon attitude prêle à rire. Mais comme tout le monde riait, à un moment donné, j'ai fini par disqualifier mon ressenti et croire que cette histoire devait être drôle.

L'année suivante, au cours préparatoire, alors que ma grand-mère maternelle décrépissait à petit feu dans ma chambre, l'institutrice était très méchante. Ma sœur l'avait eue deux ans auparavant et alors en plein divorce, elle sortait souvent de classe en larmes. Pendant mon CP, elle ne pleurait plus mais ne souriait jamais. J'avais peur d'aller la voir, de poser des questions, de lever la main pour demander à aller aux toilettes quitte à m'uriner dessus en pleine classe. J'avais peur de sa réaction le jour où elle a attendu très longtemps, dans un silence pesant, une réponse qui n'est pas venue. J'ai senti monter la tension en moi : *vite, elle va s'énerver ! Qu'est-ce qu'il faut dire ?* À six ans, j'étais déjà bien conditionnée. Pour l'écriture, je recopiais inlassablement les mêmes lettres au kilomètre, l'enseignante soulignant la moindre imperfection au stylo rouge : « mal ». *J'écris mal, ce que je fais est mal, je suis mal.* Dans mes bulletins scolaires, mes plus mauvaises notes concernaient systématiquement le soin. *Ce que je fais est sale, je suis sale.* La maîtresse m'étiquetait comme une petite fille qui n'en faisait qu'à sa tête (expression qui me hérissait encore le poil) consolidant ainsi ma culpabilité et une mauvaise image de moi.

En cours élémentaire, mon maître était plutôt gentil. Parfois, il était remplacé par des enseignants pas toujours commodes, ce qui n'aidait pas à baisser mon